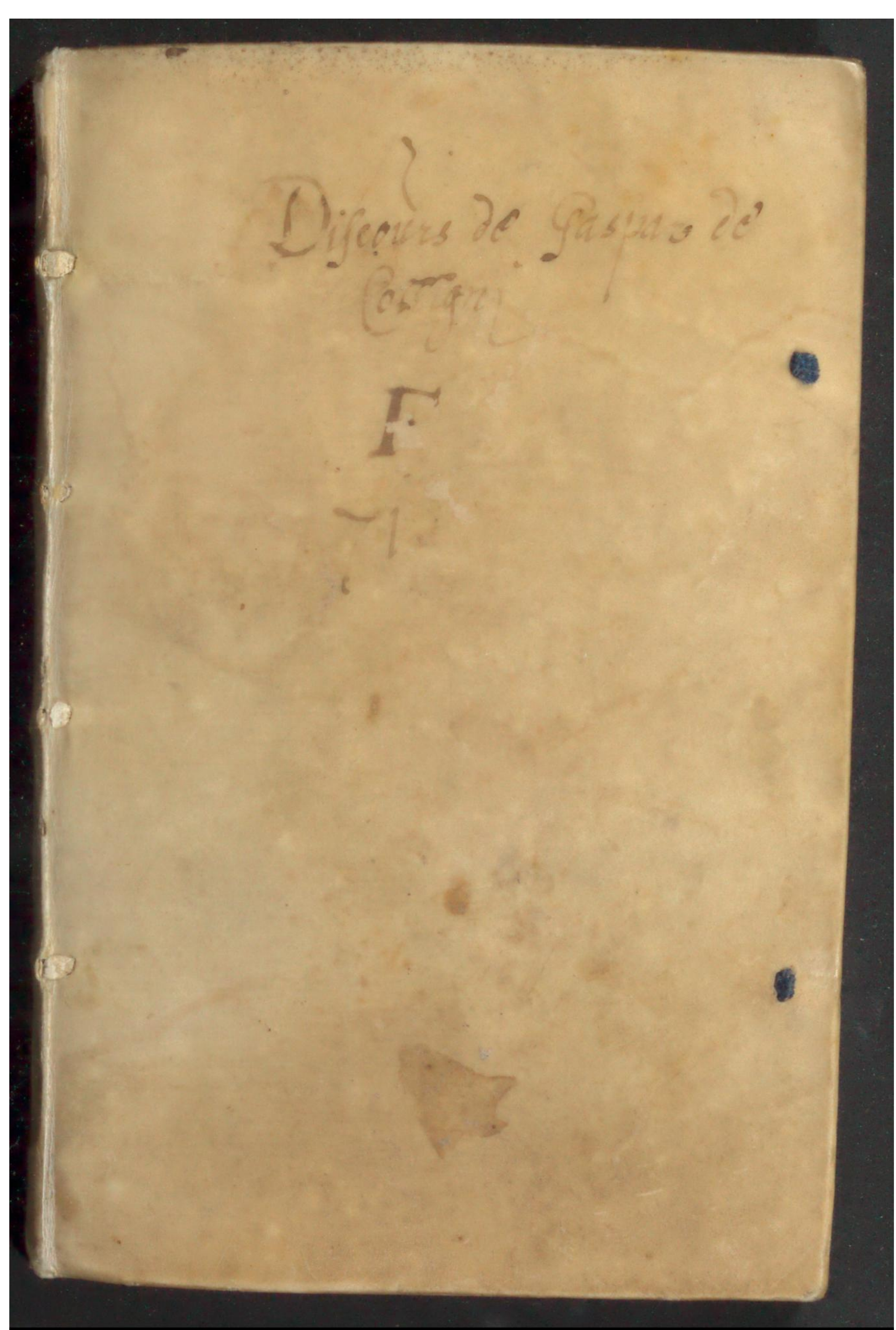

Discours de Gaspar de Coligny
F



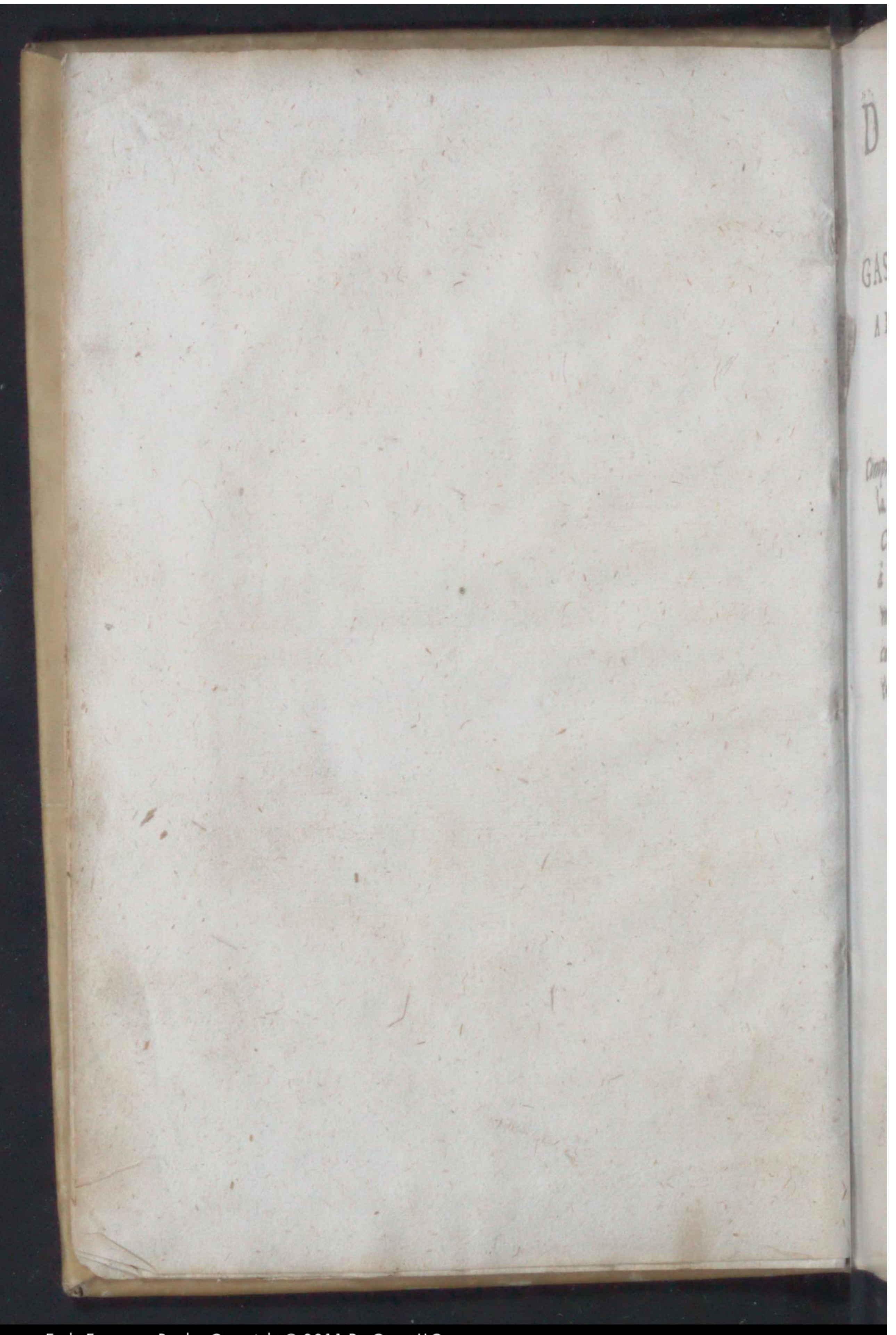









PAMFLET
965



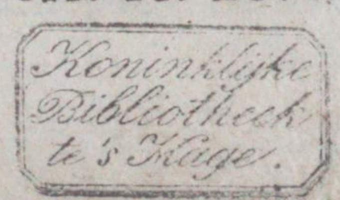
DISCOVRS
DE FEV MESSIRE
GASPAR DE COLLIGNY AMIRAL DE FRANCE, ſur la guerre de Flandres:

Comprenant vne deſcouuerte treſmanifeſte de la forge principale de tous les maux de la Chreſtienté: declaration treſſage des moyens à tenir contre ceſte forge & boutique de maux: & prediction treſueritable de beaucoup de choſes auenues depuis lors iuſques au temps preſent.





A LEYDE,
Chez Antoine Maire.
CIↃ. IↃ. XCVI.



A tresillustre Prince & Seigneur

MONSEIGNEVR HENRY FILS DE MONSEIGNEVR GVILLAVME PRINCE d'Orenges, &c. de tresillustre memoire, Conte de Nassau, Catzenelbogen, Vianden, Diest, &c. mon treshonoré Seigneur,

Salut en Iesus Christ.

MONSEIGNEVR, ceux qui veulent representer les prouësses & les faicts louables de quelques personnages qui sont renommez a cause de leurs vertus & leur autorité, ont acoutumé de louer la main des meilleurs peintres & des graueurs

les plus exquis dont ils se peuuent aui-
ser, afin que l'artifice de l'ouurier ex-
prime autant que faire se peut l'excel-
lence d'iceux & de leurs faicts Heroï-
ques & signalez: & en somme s'effor-
cent de faire en telle sorte, que chacun
voyant le dehors representé au vif,
confesse qu'il n'y faudroit plus rien
que l'ame, qui y donnast le sentiment,
le mouuement, la parole, & la vie.
Et toutesfois c'est bien autre chose,
quand on nous represente au vif vn
homme vertueux, son entendement,
ses pensees, ses affections, ses conseils,
& ses œuures, que quand quelque
subtil pinceau ou burin a louage nous
monstre seulement le dehors & les si-
gnes d'iceluy, qui aparoissent & se
voyent à l'œil aussi bien des bestes que
des hõmes, & des lourdauds aussi bien
que des gens entendus. Cettuy là
monstre l'ame, ceux cy ne monstrent
que le corps: cettuy là monstre la ve-
rité

rité, ceux cy n'en monſtrent que le ſigne: cettuy là a vray parler monſtre l'eſtre & la ſubſtance meſmes des choſes, la faiſant comme voir a l'œil & toucher a la main, & ceux cy n'en donnent que l'ombrage en veue. Mais quand le meſme perſonnage a eu ceſte grace de par Dieu, qu'il peut d'vne meſme main faire a ſon eage ſeruices memorables, & laiſſer a l'eage qui vient apres teſmoignages dignes & louables de ſoy, de ſes conſeils, de ſes faicts, prouëſſes, & vertus: cõbien plus eſt vn tel recommandable a la poſterité? Car il ayde tout le monde en vn coup, il inſtruit les ignorans, il acroiſt les ſauans, il fortifie les vertueux, il desfie les ennemis de ſoy & de vertu, il rend les ingrats conuincus, brief il arrache hors de la bouche de tout le monde peruers vne iuſte reconnoiſſance, quoy que forcée, & vne confeſſion veritable de ſa vertu: & tout ainſi

qu'il l'a tesmoignée en son temps par singuliers seruices, aussi par ses escrits il en esclaire magnifiquemẽt ceux qui viennent apres. Tel a esté de nostre temps ce grand & fidele instrument de Dieu & de tout le Royaume de France, feu Messire Gaspar de Colligny, Amiral de France, &c. grand pere de V. S. duquel la pieté incroyable, la vertu singuliere, la fidelité inuincible, la force redoutée, & les gestes memorables ont tellement gaigné mesme sur les ennemis du Royaume qu'il a fidelement serui, & de la religion qu'il a constamment maintenue, qu'ils sont contraints de luy en donner le los qu'il en a merité sur tous (sans blasmer personne) & deuant tous les personnages qui ont faict seruice au public de nostre temps. Mais ie ne sauoye pas encores, & n'eusse onques cuydé que ce grand personnage eust tracé vne telle Image & remembrance de

ce de ſoy meſme, ny laiſſé par eſcrit & deſcouuert ſi bien le fond de ſes penſees, le naïf de ſes diſcours, & la fleur de ſes conſeils ſalutaires auec ſa propre main pour le bien de toute la Chreſtienté, & particulierement du Royaume duquel il eſtoit vn beau & precieux membre : ſi Dieu depuis quelque temps par le moyen de quelque homme notable, qui l'a reueré en ſa vie, & depuis ſon deces tient la memoire d'iceluy precieuſe, ne me l'euſt faict venir en main. C'eſt vrayement vn eſcrit brief & court en paroles, mais grand en ſubſtance, plein du ſuc de verité, plein de nerfs & de vertu, plein de vie; & repreſentãt mieux qu'aucune peinture ne ſauroit faire, l'ame, le cœur, les affections, le ſentiment, le mouuement, le parler, & le tout de ce grand perſonnage. Que l'Eſpagne, que Romme, que toute l'enuie enſemble du monde malheureux & ingrat vo-

misse sur la memoire d'iceluy toute l'ordure & le venin qu'elle peut descharger, pour obscurcir & amortir le lustre & l'immortalité de ses vertus: ce seul trait de sa main q̃ son ame innocēte a buriné quelque temps deuant sa mort iniuste, & qui lors mesme de sa mort fut trouué entre ses papiers, est plus q̃ suffisant pour effacer les taches que le monde s'est efforcé luy mettre sus, & monstrer cōbien vit heureusement sa memoire apres sa mort. Or a qui pourroye ie mieux adresser ce memorial sacré pour le faire venir en veue de tout le monde, sinon a vous, Monseig^r qui de par Madame la Princesse vostre mere estes vn surgeon heureux de ceste bienheureuse tige? Vous auez le pourtrait de son corps: voire (qui plus est) vous estes en partie vne branche prouignée d'iceluy. Cecy defailloit a V. S. que vous eussiez aussi vn pourtraict public de son ame & de ses recōmendables vertus, procedant de sa propre

main. C'est ce q̄ Dieu vous presente a cette heure pour seruir d'vne part a luy & a tout le monde d'vn tesmoignage infallible de son innocence & fidelité apres son deces a tousiours, & pour vous estre d'autrepart vn patron domestic, vne adresse, & vn aiguillon a toute vertu & tout honneur costillier de vertu. On enseigne communement les hommes par autorité, par raison, & par exéples aussi; & prend on de la peine beaucoup a amasser, qui çà qui là, de tels enseignemens, pour induire la ieunesse & l'amener a bien. Icy Monseigneur, vous auez le tout ensemble en vostre propre maison: & ne pouuez seulemēt auiser a vostre personne prouenāte d'vn tel estoc, q̄ vouz n'yvoyez tout en vn coup l'autorité religieuse de vostre grand pere conioincte a celle de feu Monseig^r le Prince d'Orége vostre pere de tresheureuse memoire, vous appellant par tresuiues & solides rai-

ſons, & excitant par ſon exẽple a l'imitation de ſes incomparables vertus. Et pourtant ie ne ſupplieray pas icy V. S. prẽdre la choſe en bõne part, car elle eſt à vous, & d'vn grand pere dont la memoire vous eſt en ſinguliere recõmandation: mais ſeulemẽt qu'il vous plaiſe prendre ce mien faict de bõne part, puis que ie ſuis ſi hardy de mettre en lumiere ce qui eſt voſtre, & le vous preſenter en gage de mes treſhumbles & affectionnez ſeruices: Suppliant enſemble noſtre bon Dieu,

Monſeigneur, que vous acroiſſant en eage il vous augmente en toute ſapience, intelligence, force, & vertu, pour ſeruir auſſi vn iour heureuſemẽt a ſa gloire, a l'edification, conſolation, & auancement de ſon peuple Chreſtien, & a voſtre ſalut & louange eternelle. De Diepe ce Lundy 1. Ian. 1596.

De V. S.

Le treshumble & affectionné ſeruiteur
Pierre Viuant.

AV LECTEVR.

ON dit bien vray (Amy Lecteur) que iamais chose n'a tant de grace que celle qui se fait a saison. Pourtant i'ay eu crainte de mettre ce discours en lumiere, quand ie consideroye que la saison de beaucoup de choses particulieres est paßée qui sont mises en iceluy. Mais d'autre part ie ne say cõment plusieurs choses y comprises m'ont faict sentir, qu'il n'est point du tout hors de saison encores pour le iourd'huy. Car premieremẽt les mesmes fers sont maintenant au feu lesquels on aprestoit alors pour faire manger du pain d'angoisse a vn milion d'ames innocentes en la Chrestienté: & ceux qui tournent ces fers au feu se seruent du faux manteau de la religion, pour exposer au Turc & a l'infidele le reste de la Chrestienté, pourueu qu'ils en puissent arracher piece: tant faute de religion les transporte. D'auantage ores que ce mal fust

passé, encores est il saison de faire entendre, sentir, & voir a tout le monde, qui est la cause, le fondement, le commancement, la poursuite, le nourricier de ces maux qui ont de si long temps embrasé les pays les plus florissans de l'Europe d'vne si horrible combustion, & est en poinct d'en reduire aucuns en cendre: a fin qu'a tout le moins l'exemple nous rende sages, & les bons auis nous rendent auisez a l'auenir. Au reng desquels bons & sages auis i'ose bien hardiment mettre ce discours tant brief qu'il est: & ne doute point que toute personne entendue n'en iuge de mesme que moy, si l'on considere bien & sans transport d'affection, combien viuement & proprement sont icy discourus les conseils sanglans & malicieux de l'Espagne, & les remedes sagement exposez, tels que le temps d'alors pouuoit porter. Mais finalement quand ce discours ne seruiroit a autre effect qu'a representer le cœur & les conseils de feu Monseigneur l'Amiral de Chastillon, qui rapor-
toit

toit tous ses conseils & seruices au salut de la Chrestienté, & particulieremẽt du Royaume où il estoit, & qui d'vne vertu diuine mesprisoit son particulier pour seruir au public, & a persisté en ce zele tressainct & salutaire iusqu'au dernier souspir de sa vie: vrayement i'estime que c'est vn seruice deu a la memoire d'iceluy de publier ce sien discours: qui demente en peu de propos tant de faus discours qu'on a semez faussement contre luy, & descouure le tort, la fraude, la violence, & la tyrannie où elle est. Ainsi a il cheminé comme il escrit: ainsi a il escrit comme nous le voyons exprimé en ce discours. Tout le temps de sa vie en charges grandes & honnorables, il s'est comporté d'vne mesme façon. Estant premierement Colonnel de l'Infanterie Françoise, & depuis Amiral de France, il a fait à son Roy & a la France des seruices inestimables; à l'Espagnol des insupportables despits; & en somme tout le bien qu'il a peu à la Chrestienté: Sage en conseils, serieux en afai-

en afaires, graue en discours, hardy en executions, preux en fait d'armes, seuere en discipline militaire; brief en toutes choses vray disciple du droict & de vertu. Voyla pourquoy (amy Lecteur) i'ay d'autant plus volontiers mis ce discours deuant les yeux de tout le monde: afin que comme en sa vie il a esté constant miroir de vertu, aussi qu'apres son deces tu ayes de reste ce discours comme vn patron asseuré de ses vertus tracé de sa propre main. A Dieu.

DISCOVRS

DISCOVRS DE MONSEIGNEVR L'AMIRAL DE CHAstillon, ſur la guerre de Flandres.

Ceux qui font profeſſion de iuger & prognoſtiquer par quelques ſignes les fins & periodes d'vn Eſtat, voyans ces dernieres années le votre ſi miſerablement tourmenté de cette maudite hayne, qui iadis emporta pluſieurs empires & Monarchies de ce monde, & encores auiourdhuy en trauaille vne bonne partie, ne pouuoyent autre choſe iuger, ſinon que la contrarieté des humeurs enaigries par les longues annees, les recheutes & acces redoublez ne finiront iamais que par la fin de votre pauure eſtat: dont la pluſpart l'auoyent abandonné ; & ceux qui mieux eſperoyent, craignoyẽt qu'au moins il y deuſt laiſſer vne partie ou de ſes membres, ou de ſa force. Maintenant, Sire, Dieu comme le ſeul medecin, qui en cette maladie

maladie desesperée pouuoit donner remede, fait tant de grace à votre Maiesté, que de le voyr guery, refaict, & remis sur pieds. Reste de le preseruer d'vne recheute, & le maintenir par tous moyens en santé, loisibles. & à cecy n'est rien plus propre, qu'vn exercice pris a temps, qui consume les mauuaises humeurs, qui la pourroyent causer, & confirme ce qui entretient la santé: c'est d'entreprédre vne guerre dehors pour entretenir la paix dedans; & (comme tous bons Politiques ont de tout temps faict) mettre vn ennemy en teste à vn peuple aguerri, de peur qu'il ne deuienne ennemy de soymesme. Chacun sait comme le François malaisement, qui a gousté les armes, les peut laisser; & comme souuent de gayeté de cœur par faute d'ennemy, il querelle son compagnon & amy mesme. l'Italien, l'Alemand, le Suisse, la paix faicte retourne à son mestier; le François desprise tous autres mestiers, & demeure soldat par faute de plus commode exercice; plusieurs aimans mieux ou cercher la guerre au loin, ou la faire aux passans sur les chemins, que de se reposer chez eux.

Pour vuider donc tant de sang corrom-

pu & superflu, qui pourroit creer quelque nouuelle maladie au corps de votre estat, il faut ou saigner, ou pour le moins esuenter la vene: il faut, di-ie, entreprendre vne guerre: mais il faut qu'elle soit iuste, facile, & vtile, & que le profit n'y soit moins honorable, que l'honneur profitable; & telle, pour le faire court, n'en voy-ie auiourdhuy, que contre le Roy d'Espagne.

Iustement la luy pouuez faire, pour les iniures qu'auez reçeues de luy en votre bas aage, qui decouurent bien combien il vous est amy. Car non content de vous auoir plus par fraude que par force depossedé d'vne partie des prouinces hereditaires de voz ayeux, pour vous brauer iusques au nouueau monde, & entre les plus barbares faire apparoitre que pour quelque tort qu'il vous feist n'en faisiez aucun semblant, il a taillé en pieces voz soldats en la Floride, & vous en a chassé hors, lors que les dissensions de votre peuple ne vous donnoyent le loisir de vous en resentir.

Des biens il est venu à l'honneur. Il vous à osté la precedence en la Cour de l'Empereur, & eniambé l'egalité en celle de Romme. Qui sont les deux ou chacun a esgard:

& brigue le mesme non à Romme, mais par tout ou voz Ambassadeurs se sont rencontrez; iusques là que de tout frez à Romme, comme s'il vouloit vous deffier, il a tasché le mesme.

En quoy le Pape s'est montré si semblable à son predecesseur, que contre le droit, duquel de tout temps vous auez esté en possession, il n'a voulu bailler la paix à votre Ambassadeur, pour ne sembler faire tort à l'autre: & est (comme semble) auoir donné vn augure de guerre, vous ayant refusé la paix à tous deux. Comme si le Roy d'Espagne par les cruautez qu'il a exercées contre les Chrestiens, deuoit vous desemparer du titre que voz predecesseurs ont acquis par infinies victoires conquises sur les Turcs. N'agueres voyant votre Maiesté auoir autrefois tenu propos d'acheter le Marquisat de Final, & recompenser le Marquis ailleurs, il l'a enuahy de faict & de force, craignant (comme les chefs de l'entreprise disoyent ouuertement) que les François ne missent le pied en lieu si important, c'est adire, fief d'Empire & pays d'Italie; En quoy il monstroit qu'il se desfioit de vous, & desfiance est tousiours ac-

compagnée de peu d'amitié. Ce faiſant, ſa reputation eſt tellement acreue aux deſpens de la votre, qu'il ſembloit preſque a toutes prouinces & contrées neutres d'Italie, que vous deſpendiſſiez en quelque façon de luy, & que les lys fuſſent du tout fleſtris, ſans eſpoir de refleurir iamais, iuſques là qu'en lieux couuerts, a la grand honte & contrecœur de tous vrays François, on l'appelloit ſimplement le Roy; comme s'il eſtoit non ſeulement le premier, mais ſeul en la Chreſtienté de ce titre. Si l'on me dit qu'il eſt doublement votre beau frere, doublement vous a il offenſé, vous portant ſi peu de reſpect: ou pour le moins ne vous eſt pas bõ frere, qui dreſſe embuſches a voz biens & honneurs. Si l'on m'allegue pour bon office le ſecours qu'il vous donna en voz guerres Ciuiles, ie demanderay ſi cettuy la ſera eſtimé bõ amy de quelqu'vn, qui le voyant tranſporté de paſſion & de colére iuſques a ſe vouloir tuer ſoymeſme, luy baille la dague en la main pour ſe depeſcher, & non pluſtoſt celuy qui la luy cache & refuſe, tant que la colere ait cedé a la raiſon.

Il n'y a François, s'il n'eſt tranſſubſtan-

tié en Espagnol, qui ne connoisse bien telle auoir esté son intention. Ce sont vieilles finesses de nourrir la guerre en vn estat voisin, tant que ou la part vincue vous appelle au secours, ou toutes les deux abatues soyent contraintes de vous receuoir.

Il n'attendoit, Sire, que de voir votre sceptre brisé & votre couronne en pieces pour en ramasser les esclatz, & en recueillir les fleurons. Si depuis la paix faicte on eust a l'imitation de Maximilian premier, diligemment escrittes & enrolleés toutes les occasions qu'il vous a données de la rompre, & les iniures dont il vous a prouoqué a guerre ouuerte, le volume seroit pieca plain. Il me suffit d'en auoir touché quelques vnes. Pour conclure, si les torts receuz, qui rendent la guerre iuste, se laissent en arriere, ou delayent plus long temps, votre action ne pourra auoir lieu, votre droit deuiendra tort, & votre cause legitime semblera pretexte, & le point a l'appetit controuué. Donc l'occasion qui se monstre; vous ne la pouuez laisser, sans y laisser de votre hõneur: vous ne la pouuez delayer, sans perdre le profit de la poursuite. Et si on me dit qu'il faut plus auoir

d'esgard au profit general de la Chrestienté qu'au votre propre, veu qu'il est auiourdhuy empesché cōtre le Turc. c'est encore vn des vieux coups d'escrime de ses ancestres, qui contre tous se sont parez de la guerre des infideles, vsans auec ce beau manteau de plus d'infidelité enuers les fideles, que le Turc enuers ceux qu'il tient pour infideles. S'il est si zelateur, qu'il commance a establir les Princes en tout ce qu'il leur retient & vsurpe, restablissant votre Maiesté en ses patrimoines, vn Roy de Nauarre en son Royaume. Autrement d'autant est il plus a hair que le Turc, que plus est hayssable le Chien qui mange l'autre, que le Loup mesme. Ie laisse, qu'onques on n'ouit parler, que par proces qu'ait ma partie cōtre qui que ce soit, ie soye tenu de differer mō action & poursuite. Mais qu'est il besoin ores de disputer, si elle se doit faire? Considerons plustost, comme elle se doit conduire & entretenir. Vous l'auez desia commancée, Sire: & quelque mine qu'il face, autant vous en sait il de gré, que si vous auiez mis armees en campaigne sous voz enseignes, & y eussiez esté en propre personne. Quand il voit que votre

Maiesté a receu, honnoré, fauorisé, & gratifié le Conte Ludouic de Nassau de sa cour, & autres Seigneurs & Gentilz-hommes qu'il tient pour rebelles : Quand il sait que vostre Maiesté a communiqué auec le Seigneur de Genlis reuenu de Mons, en esperance de retourner & mener des forces ; & choses encores qui passent plus outre : Que peut il autre chose penser, sinon que votre Maiesté luy voudroit nuire, mais qu'elle fait couuertement ce qu'ouuertement n'oseroit ?

L'Espagnol, Sire, n'en pense pas moins : autant vous est il ennemy pour luy auoir monstré votre espée, que pour l'en auoir batu : autant pour auoir decouuert des signes de mauuaise volonté, que pour en auoir produict les effectz en temps & lieu : il le vous garde. Mais votre Maiesté se doit souuenir que le premier coup en vaut deux.

La guerre donc n'est point iuste seulement, mais necessaire, si l'on en veut preuenir vne tresperilleuse : & vous declarant vous ne faites point vn ennemy, mais combatez celluy qui est desia faict. Mais pource que maint bon procez se perd quand la

partie est plus forte que le droict, & que le moyen de poursuiure deffaut, ie veux maintenant monstrer que la poursuite vous en est tresfacile; & ce tant par l'augmentation de votre force, depuis la paix faicte auec luy, que diminution de la sienne.

La guerre, Sire, se faict plus par fer que par or, plus par hõmes que par argent. La force des hommes consiste en ce qui est dedans le pais sous nous, & dehors sous noz alliez: & en toutes les deux vous le passez.

Dedans voz pais, au lieu que iadis le peuple fuyoit les armes, il les suyt; au lieu qu'il fremissoit, il saute au son du tambour; l'espée du gentilhomme est aiguisée & du bourgeois desrouillée; le soc du laboureur forgé en couteau: autant que vostre Maiesté a de bourgades, autant de garnisons de soldats: & non Bisognes, mais tresaguerris, ayans plus veu de routes, sieges, escarmouches, prises en vn an des guerres Ciuiles, qu'en dix autres: iusques la que qui obeissoit en voz guerres, commande aux estrangers; & qui estoit Capitaine, a titre de Colonnel. Et si l'on me dit que ce n'est rien d'auoir des soldatz qui ne les a obeis-

 sans,

ſans, & que les factions non du tout amorties y mettent la deſobeiſſance : ie reſpon, qu'entre les hõmes particuliers & ſimples ſoldatz ny a point de faction: que s'il y en a, elles reſtent entre les chefs , & les oublieront a votre parole, voire meſmes a l'obiect de l'ennemy: ou l'vn mettra le bout du pied, l'autre y mettra le talon; comme l'on a veu a la repriſe du Haure. Lors votre Maieſté verra, quel auantage a celuy qui ſe ſert des ſiens, ſur celuy qui ſe ſert d'eſtrangers. Le ſuiect ſert & obeit comme filz: l'eſtranger comme ſeruiteur : le ſuiect ſert pour ſa vie & pour ſon honneur, auec expectation de ſes ſeruices, eſtant a la veue de ſon Maiſtre & Prince, pour ſe voir de luy recompenſer ou chaſtier : l'eſtranger ſert ſeulement pour acquerir des biens ; s'il ne vous couſte rien, il n'obeit qu'a demy:& ores qu'il ſoit de votre ſolde , on n'en iouit qu'auec coups & conſentement des parties: l'or l'atire,& le fer le repouſſe: l'or l'atire,& la peur de la mort l'en retire ; & comme chaſcun laiſſe les biens pour la vie ; ſouuent pour ne ſe hazarder, l'eſtranger laiſſe le butin, qui ſeul l'inuite a combatre. Ie laiſſe que les eſtrangers ne ſont touſiours ſupportez

tez en vn Royaume, & que le degaſt en eſt plus grand : & tant que le citoyen eſpargne le ſang de ſon concitoyen; l'eſtranger eſpargne le ſang de ſon ennemy, plus que du paiſan, quoy qu'amy & confederé qu'il ſoit. Dont ie laiſſe a penſer a celuy qui a veu la France non aguerrie, quand la Nobleſſe feit teſte a l'Italien, Eſpagnol, Allemand, & Angloys, & les Reiſtres liez enſemble, ce qu'elle feroit auiourdhuy, que toute qualité de gens, tout aage, & a peine tout ſexe eſt accouſtumé & experimenté aux armes.

Or les eſtatz du Roy d'Eſpagne, ne ſont pas pour le iourdhuy ainſi. Car outre que l'Eſpagne n'eſt ſi peuplée que la France, les gentilz-hommes de toute ancienneté traictent ſelon le contract qu'ils ont auec le Roy, n'eſtans tenus que de defendre le païs contre qui l'aſſailleroit, & ne paſſent trop volontiers les monts Pyrenées : comme ainſi ſoit que votre Nobleſſe va cercher la guerre ou elle eſt, fuſt ce en la mer glaciale, ou la Zone torride. Au plus grand camp que iamais l'Empereur Charles ayt faict, ne ſe trouuerent encores plus de 7000 hommes de pied Eſpagnols enſemble, &

quelque ſept ou huict cens cheuaux legers. S'il s'en tire des nouueaux, ce ſeront biſognes, tels que le Duc de Medina Cæli a amenez demy deffaictz de la mer en Flandres.

Cependant il faut que l'Eſpagne fourniſſe a tout; car eſtant la coutume de l'Eſpagnol de reduire les païs en prouinces, & pour la deffiance & beſoin qu'il en a, tenir par tout citadelles & garniſons contre ſes ſubiectz: il faut qu'il en enuoye au Royaume de Naples, Sicile, Nauarre, & Barbarie, es Païs bas, & a Milan: il en faut maintenant vn bon nombre contre le Turc, & tous les ans pour les Indes: dont elle demeure en tout bien depeuplée. Les Royaumes de Naples, Sicile, & l'eſtat de Milan ont afaire a fournir l'armée contre le Turc: & Sicile, pour eſtre Iſle pres de Naples, a beſoin de grandes garniſons, comme pluſieurs autres lieux. Et ſi l'on me dit, q̃ pour la victoire de l'an paſſé il n'ait que craindre de ce coſté la: vn petit coup deſrobé n'a pas mis vn ſi fort ennemy en terre, qu'il ne ſe puiſſe incontinent releuer: Il nous apreſte la mort, cependant que nous triomphons de la ſienne.

Onques ne se vit grand Empire qui n'ait vengé sa perte au premier iour, pour maintenir son peuple en l'obeissance craintiue, & l'ennemy en peur. Et outre ce en la guerre commancée, pour vn soldat ou Capitaine qu'il a perdu, les Chrestiens en ont perdu deux. l'Isle de Cypre conquise sans espoir de la luy arracher, suffit bien pour payer les fraiz des Galeres, & les instrumēts du nauigage qu'il a perduz: Ioint que quād il se voudroit reposer, la ligue contraindroit le Roy d'Espagne de poursuiure sa victoire, & apres auoir vincu, d'vser de la victoire. Du païs bas, qui iadis nous a donné plus de trauaux que toute l'Espagne, il peult attendre plus de dommage que de profit. Car outre ce qu'il a perdu le cœur & du peuple & de la Noblesse, qui est en bon François plus qu'auoir a demy perdu le païs, vne bonne partie des gentils hommes est executée ou bannie: les ordōnances qui montoyent a trois mille cheuaux ou 600 lances a cinq cheuaux pour lance, sous la charge de cent Capitaines, n'en fourniroyent pas mil auiourdhuy. Car pour n'auoir esté payés de trois ans entiers, la pluspart sont sans cheuaux & armes, & le païs mal fourni de

ni de cheuaux faicts. Bref plusieurs pour fuir la sedition, sont allez passer leur temps en diuers lieux, comme es cours de l'Empereur, & d'Italie.

D'Infanterie il n'en sauroit trop auoir. Car outre ce qu'il a xxviij. places ou il tient garnisons ordinaires, sur les confins de votre Maiesté, il a tant de bonnes villes, dont il craint la reuolte, qu'il ne les peu pas fournir a demy.

Des Indes, i'ose dire sans crainte d'y passer mesure, qu'elles sont la foiblesse d'iceluy. Car estant que qui aquiert païs & non force, il se ruine, d'autant que ce païs aquis ne luy donne point d'hommes, ains faut que l'Espagne s'en depeuple pour l'enpeupler: Tellement qu'il luy en auient comme a ceux qui aquierent par quelque faueur vn honneur qui requiert despense, & ne donne point le moyen d'en faire; Qu'apres maint calcul de l'aubert, sont contraints de faire banqueroutte. Si l'on me dit qu'il est armé par mer, & que vostre Maiesté ne l'est, & que les Gaules en sont ademy enuironnés, ie l'acorde. Mais il ne vous peut nuire sur la coste de la grand mer: Car il n'y a que galeres sur la mer de Leuant. La

coste

coste de Languedoc est forte aisée: celle de Prouéce bien que nõ fortifiée par tout, bien est elle fortifiable a peu de fraix: s'il met pied a terre, le païs est par nature & par exercice aguerri pour les rembarer: comme il s'est veu a Marseilles, ou Charles le quint s'ahurta deux fois en vain. Puis courant noz costes, il se deslie d'auec les Venitiens, auec lesquels il est ligué contre le Turc: qui luy est besongne sur les bras qui l'empesche assez. Voyla quant aux forces interieures. Il est affoibli, & vous grandement renforcé.

Venons maintenant a celles de dehors, qui consistent en ce qu'on peut esperer des alliez & confederez.

Icy faut il considerer, que depuis que la France desmembrée par partage est rassemblée sous vn Prince, iamais l'Espagne seule, quoy qu'elle ayt esté reünie de mesme, ne la osé attaquer; mais ce qu'en auons eu de dommage, a esté par les forces d'Allemagne haute & basse, ou d'Italie rëunies toutes ou partie d'icelles sous l'Empereur Charles & le Roy Philippe son filz, auec l'alliance de l'Anglois qui ne nuisoit guerres moins, & souuent l'autorité du Pape.

Telle-

Tellement tout calculé, qu'onques ne perdismes bataille où l'Espagnol fist le quart de l'armée ennemie. si par force ne vous vinquoit, moins par son astuce; qui se peut comprendre en vn mot, de ne dire iamais ce qu'il fera, & ne faire iamais ce qu'il dit: ains plustost nous a tourmentez par l'astuce des malcontents & subornez, qui se retiroyent vers luy, que par force & finesse subtile qui fust en luy. Ores ne sommes nous pas ainsi. L'Anglois requis, iadis espousoit la querelle de tous noz voisins côtre nous a telle quelle defense: l'Anglois a auiourdhuy ligue defensiue auec nous, laquelle se pourra rẽdre offensiue en prouuant comme il a esté le premier offensé. Ioinct que pour l'enuie qu'il a de Zelande, pour les Anglois nouuellement descenduz a Flessingue, & pour les hostilitez passées entre eux, il y pourra aisement condescendre.

L'Escosse ne nous doit pas nuire pour la tresancienne ligue qu'elle a auec notre nation; & ne le voudroit, pour la haine de l'inquisition d'Espagne: & ne pourroit outre sa foiblesse ordinaire, pour les factions du Roy de la* [ ] & des Hamiltons briguans

* Le nom a esté laissé en blanc.

briguans le gouuernement estranger, qui s'entretrauaillét assez eux mesmes. L'Allemaigne qui le temps passé nous battoit, nous preste auiourdhuy la main, & nous presente vne ligue, qui oste d'vn costé les forces a l'Espagnol, & de l'autre double les notres. L'Empereur, qui est chef de cest Empire, & pour estre beau pere de tous deux, se pourra en cest endroit monstrer neutral; & s'il se formalize pour le Roy d'Espagne (ou pour ce qu'il est son beau frere, beau pere, & cousin germain, ou par la succession dont par la naissance de Dom Ferdinand il est ioinct) ce sera auec peu d'effect, ayant le Turc voisin en Hongrie, qui durant les treues pour ses continuelles courses luy fait peur; & apres la fin, qui n'est trop loin, luy fera la guerre tout a bon escient.

mesme en la copie originale, pour ce qu'on n'a pas trouué bon de denõmer ceste maison: pourtant aussi ie me suis contẽté de laisser en blanc tout de mesme, sans y rien mettre de mon auis.

Les Ecclesiastiques, partie pour la pauureté ne luy peuuent donner aucun secours; partie pour la hayne qu'ils ont a l'Espagnol; & ceux qui ont plus de pouuoir & de vouloir, pour estre voz voisins & limitrofes, de peur d'estre comme entre deux fers enserrez entre votre Maiesté, & les Protestans, n'oseroyent s'esbransler: & en-

& encores que qui a de l'argent, ſemble en pouuoir tirer des hõmes, ſi eſt ce q̃ ou peu ou tard en tireroit l'Eſpagnol, ſi les Princes Proteſtants le vouloyent empeſcher de tout leur pouuoir & authorité; qu'ils employeront treſvolontiers a la ruine du Roy d'Eſpagne leur capital ennemy, s'ils ſe voyent bien conioincts auec votre Maieſté.

Les Griſons & les Suiſſes des ſept Cantons ſont touſiours a votre deuotion; & les autres, qu'ils priſent plus que tous autres en guerre, ne veulent (cõme ils parlent) vendre leur ſang: lequel ils donneront librement en cette occaſion, dont depend en partie le repos de leur eſtat.

En Italie le Pape eſt ligué auec l'Eſpagnol: mais eſtans auiourdhuy ſes canons pour la plus part encloués, & ſes forces engageés en la Guerre du Turc (qui eſt vn ennemy contre qui le plus grand de la Chreſtienté auroit bien a faire de ſes deux mains) il ne vous ſauroit en quoy nuire. I'aiouteray, que l'office du Pape ſemble eſtre plus fort de ſe mettre entre deux combatans, que de ſe renger auec l'vn d'eux; ſi au grand dommage de la Chreſtiente chacun ne voyoit le contraire.

Les Venitiens pour les mesmes empeschemens ne vous peuuent rien faire; & ioinct la ligue qu'ils ont auec votre Maiesté se mõstreroyent neutres; & à fin qu'ilz ne se glorifient point de la touche qu'ils dõnerent l'an passé au Turc (outre mesme que leur seigneurie est en tel estat par cette ligue, que victorieuse ou vaincue, elle s'abaisse tous les ans d'vn quart) ils viuent & se maintiennent par le Trafic: le Trafic est en Leuant, ou Ponant, ou en l'Allemagne. du Leuant pour cause de la guerre ils n'aportent rien; & pourtant n'ont que porter en Ponant: tellemẽt que d'vne mesme barriere les deux portes sont fermées. Ainsi la guerre desire grands frais: les frais se font par le trafic: & la guerre l'empeschant, n'y a moyen de la maintenir longuement.

Maintenant Dom Ian d'Austriche, ou pour le soupçon qu'il a de votre Maiesté, ou pour l'esperance de quelque bon succes en Barbarie, ne veut aller en Leuant. En ce cas il rompt la ligue, que le Roy d'Espagne a auecque les Venitiens: dont sera bien aisé a faire la paix auec lesdits Venitiens mymattez, qui ne peuuent a la longue attendre de la guerre que la ruine de leur estat

& du particulier, & faire tomber tout l'orage sur les terres de l'Espagnol.

Tous les Potentats d'Italie pour vne mutuelle haine ou enuie viuent en perpetuelle deffiance: contribuent si peu qu'ils ont de trop contre le Turc: & encores qu'aucuns soyent comme tributaires du Roy d'Espagne, ou pour mieux dire a ses gaiges; ie ne say s'ilz le desirent voir si grand: & ores qu'ainsi fust, les Italiens ne s'entrebatent volontiers a qui premier passera les Alpes.

Le Duc de Sauoye est par le traicté de paix & par la nature de son estat enfermé de tous costez, neutre: & quand il voudroit estre de la partie, seroit plus enclin a vostre Maiesté qu'au Roy d'Espagne, partie pour l'alliance, & partie pour la Duché de Milan, qui est trop forte & trop proche.

Le Duc de Ferrare est François: Le Duc de Florence ne cerchera point a vous nuire, de peur qu'on ne luy demande les Siennois. Votre Maiesté a le Duc de Neuers, pour le regard duquel elle pourroit beaucoup enuers le Duc de Mantoue. Le Duc d'Vrbin, n'a rien de trop: dont tout bien recerché se peut voir, que l'Italie en general ou ne pourra, ou ne voudra aucunement

vous

vous nuire. Bref de ces Prouinces qui furent iadis contre nous coniurées, Allemagne, Italie, Angleterre, & l'Espagne; les deux, l'Allemand & l'Anglois, seront pour votre Maiesté, l'Italie, neutre: ou si elle se formalize, peu nuisible. L'Espagne de soy mal peuplée: & par le peuplemẽt des Indes, garnisons lointaines, & guerres du Turc, despeuplée des hommes & de soldatz, restera seule a combatre.

Voyla quant aux prouisions de fer que l'vn & l'autre peut attendre. Quant a l'or & finances: Le Roy d'Espagne, apres la paix faicte auec les aides de Flandres, contribution d'Allemagne sous l'Empereur, & exactions d'Italie, se trouuera en fin de conte autant endebté que du temps du feu Roy Henry. Il trouua moyen de payer ses crediteurs d'Italie en titres & honneurs faute d'argent, leur donnant des villages es Royaumes de Naples & Sicile nouuellemẽt erigez en contez, pour satisfaire a leurs contes: a ses crediteurs d'Allemagne, il fit banqueroutte sous pretexte de la religion, & en fit brusler quelques vns au temps des Foucres en Espagne par l'Inquisition, qui n'auoyent autre plus grand erreur ny he-

 resie

resié que de luy auoir preste 700000. escuz.

Si votre Maiesté n'a en ceste façon voulu satisfaire aux siens, entre tant de personnes il n'est pas vn des moindres, que les sergentz ne leur mettent iamais la main sur le collet, & les crediteurs les attendent tant qu'ils veulent. Votre Maiesté doit a ses suiects, & voz suiects vous pensent deuoir tout: elle doit aux estrangers, qui ne prestent que sur bons gages: voz suiects en cette guerre mettront tout ce qu'ils ont, tant en general qu'en particulier.

Les Espagnols ne s'endommageroyent pas d'vn Marauedi plus que de coutume: Iusques là que longuement il s'est entretenu des dons de Flandres, qui sont par cette guerre du tout entreclos. Ses minieres des Indes sont fort espuisées, si qu'au lieu de raporter, il faudra bien tost qu'on y porte: Les votres qui cõsistent en vne perpetuelle amitié de voz subiects enuers votre Maiesté, ne peuuent iamais tarir. Il luy faudra despendre contre le Turc, contre les Barbares, contre le Prince d'Orange, & contre votre Maiesté. Vous n'auez que luy, contre qui la Noblesse desire tant cette guerre, que

votre

votre Cauallerie ne vous coustera comme rien. Restera l'Infanterie a payer, qui ne vous montera guerres plus que d'ordinaire, tant parce qu'en temps de paix, il vous en faut vn grand nombre;& reduisant la guerre comme il faudra au pais de l'ennemy, la guerre mesme fournira le reste, & payera a demy les soldatz. Ie laisse que les Ecclesiastiques ne voudroyent pas estre moins volontaires enuers votre Maiesté, qu'enuers voz predecesseurs: qui au besoin aucunefois ont pris la moitié, voire presque tous leurs reuenuz, & les fonds mesmes. Ie ne toucheray point aussi aux annates, & autres droits suffisans de payer ce qui sera extraordinaire en cette guerre. Si l'on me dit, que le Roy d'Espagne ayt moyen d'emprunter la bourse d'Anuers, qui est tout son principal fondement; elle ne luy aydera pas beaucoup. Car par les ports de mer que tiennent les Gueux, le trafic est nul, & par consequent la bourse bien mal garnie: Les Marchans ont tant presté qu'ils en sont las; & si peu qui leur en reste; pour la haine qu'ils portent a sa façon de gouuerner, il n'est gueres a son commandement. Et la ville d'Anuers est tellement en debte,

qu'elle ne s'aquitteroit point pour deux millions d'or, tant qu'il faut qu'elle emprunte a dix & douze pour cent.

Les Geneuois depuis la prise de Final, qui leur importe de 60000 liures tous les ans de perte, ne sont plus si affectionnez a luy: d'ailleurs ne peut il esperer. Et partant votre Maiesté plus forte que luy en gens de guerre & egale en finance, n'y a doute que la guerre ne vous soit tresfacile a entretenir. Or nous pouuons donc iustement & facilement faire la guerre a l'Espagnol. Mais où ?

Premierement ne la faut faire qu'en vn lieu. Car pour auoir embrassé la guerre en plusieurs lieux tout en vn temps, nous auons ruiné toutes noz entreprises: & n'y a meilleur que faire a la Romaine ou Turquesque, & mettre toutes ses forces d'vn costé; de peur que mangeans trop ne digerions mal, & ne soyons contraincts de reuomir. Et ce lieu ne doit point estre l'Espagne; Car c'est vn pais montueux & auantageux pour le tenant, & ou la Noblesse est forcée de se defendre, qui autrement ne bougera.

Pour l'Italie il faut passer les Alpes: & chacun

chacun ſcait que quoy que le païs ait eſté engraiſſé de noſtre ſang, Il eſt d'humeur que iamais les lys n'y ont peu bien florir. Il faut, Sire, entreprendre ſur le Païs bas, ou le peuple vous appelle, ou l'occaſion vous inuite, ou la diuiſion vous ouure les portes de villes, & vous fait breche raiſonnable pour donner l'aſſaut a tout le païs.

Iuſtement irez vous pour les iuſtes pretentions ſur Flandres, Artois, & Hainaut, auſquels la ſeule aduerſité a fait renoncer a voz predeceſſeurs: & en viendrez facilement a bout, ayant l'ennemy loin & diſtraict ailleurs, & vos forces, & de voz alliez tout a l'entour.

Pour ce faire votre Maieſté pourra traicter accord auec le Prince d'Oranges: qui tant par vne bonne & forte armée qu'il a au païs, que par les cœurs du Peuple enclins a luy, comme liberateur, vous y pourra beaucoup ſeruir, & ſans doute ne demandera pas mieux: conſideré qu'ores qu'il proſpere a ſon gré dedans le pais, iuſques a le mettre entre ſes mains; il ne ſe peut maintenir que par vne alliance & faueur.

Et apres, faire la guerre comme amy du

pais, & ennemy des ennemis du païs, vengeur de la tyrannie, & restituteur de la liberté. Car pour bien conquerir faut commencer par la conqueste des cœurs, & le reste vient apres tout a son aise. Et pource qu'il sera besoin d'entretenir, cõme es premieres guerres de Piedmont, vne seuere discipline, & par consequent bien payer le soldat, a fin qu'estant payé il ne pille, & s'il faut, n'ait dequoy se plaindre d'estre puny: mettre vne bonne & suffisante armée tout a vn coup, pour faire grosse guerre & courte, & non de petits camps comme iadis. Car si elle dure, le trafic faut, & le pais se ruine, & le peuple s'attiedit & se reuolte: assaillir le cœur du païs & non les frontieres; qui est la vieille escrime, dont les coups ne portent que sur les bras & sur les iambes. Car ainsi coupez vous la racine des nerfs, desquelz depéd tout le mouuement. Il faut laisser les villes, sans attaquer, & n'y aura danger qu'elles couppent les viures. Car vous sentans suffisamment fort pour les deliurer, elles ne voudront le faire, & ores qu'elles le voudroyent, ne pourront, partie pour estre petites places capables de peu de gens, & partie pour la mer, qui vous en don-

en donnera assez, laquelle vous seroit ouuerte par tout.

Deffier le chef du païs en bataille, par le siege de quelque ville capitalle riche, & foible, comme Bruges, & s'il fuit le choq, il ne fuit la perte : Car la prenant d'assaut, ou par composition, vous y gaignerez beaucoup d'autorité, & il perd toute la sienne : & s'il se veut hazarder, il hazarde tout son succes, & le ioue en vn coup de dé. Apres l'auoir prise, pour inuiter les autres, rendre la liberté, restituer les immunitez, augmenter les priuileges, diminuer les exactions. si par assaut, monstrer exemple de rigueur, en la personne non du peuple, mais de quelques chefs hayiz du peuple mesme. Ne sahurter en vne petite place forte, ou le gain est petit, & la perte trop grande, quand ne seroit que du temps ; mais en lieu dont la surprise acquiert reputation par tout le païs. Et ce faisant, les murailles tomberont en votre main d'elles mesmes, & les portes s'ouuriront sans y mettre la clef. L'ayant acquis, votre Maiesté le pourra facilement garder, non par garnisons, ne par citadelles, ayant l'ennemy si loin; mais comme vray Prince, par les raser plustost, & les mettre

 es mains

es mains des villes. Et ainsi seront les murailles gardées par les hommes, qu'auriez premierement acquis par votre liberalité & debonaireté; & non les hommes asseruis & captifs par rempars de murailles, basties pour les emprisonner.

Or a poursuyure ce proces, les despens ne passeront point le Principal. Car s'il y a de l'honneur, vostre Maiesté y aura du proffit encores plus. Vous mettrez votre ennemy loin,& luy osterez le moyen de regarder sur votre court. Vous euiterez la despense des garnisons, ayant pour frontiere ou liziere le Brabant, ou (si les Brabançons vous eslisent) la Meuze bien remparée ou remparable de tous costéz. Et leurs Priuileges veullent, qu'au cas qu'aucun d'iceux soyt rompu, ils soyent absous du serment presté a leur Prince, & en liberté de se donner a qui eux veullent.

Et plus commode Prince ne peuuent auoir, qu'vn Roy de France, pour la raison qu'il n'est ores besoin de discourir. Vous acquerriez vn païs, auquel n'auez prouince qui se puisse comparer en grandeur, beauté, richesses, peuple, villes, & commoditez tant de mer, que de terre, & dont sans

fouler perſonne vous pouuez chaeun an tirer vn million d'or.

L'Allemand vous redoutera ſi puiſſant voiſin: l'Anglois vous reuerera, ne pouuant cõmodement ſe paſſer du cõmerce d'auec le Païs bas. Autant en fera le Dannois, & le Suede. votre peuple s'en enrichira. pareillement l'Eſpagnol, comme eſtant loin de terre, ſans eſperance de reuenir, & forclos de mer, il y aura perdu le plus beau fleuron de ſa Couronne, & le credit & l'authorité, que par pluſtoſt ſembler qu'eſtre puiſſant, il a acquis par toute la Chreſtienté.

Au contraire, ſi votre Maieſté ne commence toſt la guerre ouuertement, il la commencera quand l'occaſion deſdaignée par voſtre Maieſté ſe preſentera a luy; quand il ſera desfaict & deliuré, comme pourra eſtre, des empeſchemens que le Prince d'Orange luy donne: & attendra en diſſimulant l'occaſion de faire guerre, qu'en diſſimulant vous laiſſez du tout eſchapper.

FIN.